

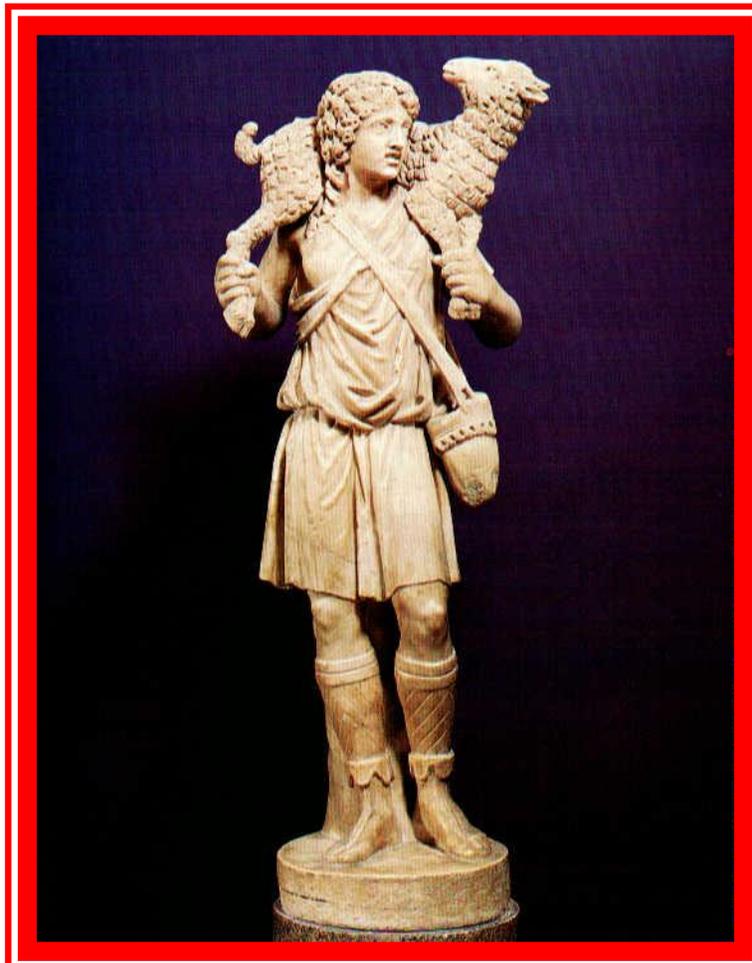
*\* Commentaires du 29 avril 2012 \**



## Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut

A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

» Comme ils en parlaient encore... «



*Le Bon Pasteur, sculpture, ronde-bosse, fin du 3<sup>e</sup> siècle*

## 1. Les textes de ce dimanche

1. Ac 4, 8-12
2. Ps 117, 1.4, 8-9, 22-23, 28-29
3. 1Jn 3, 1-2
4. Jn 10, 11-18

PREMIÈRE LECTURE : Ac 4, 8-12

### Livre des Actes des Apôtres

**4**

- 08i Convoqué devant le grand conseil d'Israël, Pierre, rempli de l'Esprit Saint, déclara : «  
Chefs du peuple et anciens,  
09 nous sommes interrogés aujourd'hui pour avoir fait du bien à un infirme, et l'on nous  
demande comment cet homme a été sauvé.  
10 Sachez-le donc, vous tous, ainsi que tout le peuple d'Israël : c'est grâce au nom de  
Jésus le Nazaréen, crucifié par vous, ressuscité par Dieu, c'est grâce à lui que cet  
homme se trouve là devant vous, guéri.  
11 Ce Jésus, il est *la pierre que vous aviez rejetée, vous les bâtisseurs, et il est devenu la  
pierre d'angle.*  
12 En dehors de lui, il n'y a pas de salut. Et son Nom, donné aux hommes, est le seul qui  
puisse nous sauver. »

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Ac 4, 8-12

Luc prend soin de préciser d'entrée de jeu que Pierre était rempli de l'Esprit Saint quand il fit cette déclaration solennelle devant le Sanhédrin, c'est-à-dire le tribunal. Cela veut dire premièrement, que ce que dit Pierre est particulièrement important, deuxièmement, qu'il y faut un certain courage ! Ceci se passe après la guérison d'un boiteux au Temple de Jérusalem, près de la Belle Porte : aussitôt après ce miracle, Pierre avait improvisé un discours dans lequel il disait aux juifs qui l'écoutaient : c'est ce Jésus, crucifié par vous et ressuscité, qui vient d'opérer ce miracle sous vos yeux, par notre intermédiaire, à nous, ses apôtres. Il est vrai que vous n'avez agi que par ignorance, et Jésus lui-même vous a pardonné, à preuve sa phrase sur la croix, « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font » ; vous n'avez plus qu'à vous convertir à votre tour.

Ce petit discours en a effectivement converti un certain nombre, mais il n'a pas été du goût de tout le monde ; ce qui se comprend : les mêmes qui ont décidé la mort de Jésus il n'y a pas si longtemps aimeraient bien ne plus jamais en entendre parler ! Luc raconte : « Pierre et Jean parlaient encore au peuple quand les prêtres, le commandant du Temple et les Sadducéens les abordèrent. Ils étaient excédés de les voir instruire le peuple et annoncer, dans le cas de Jésus, la résurrection des morts. Ils les firent appréhender et mettre en prison jusqu'au lendemain, car le soir était déjà venu... Le lendemain, les chefs, les anciens et les scribes qui se trouvaient à Jérusalem s'assemblèrent. Il y avait Anne, le grand-prêtre, Caïphe, Jean, Alexandre et tous les membres des familles de grands prêtres.

Ils firent amener Pierre et Jean devant eux et procédèrent à leur interrogatoire : « À quelle puissance ou à quel nom avez-vous eu recours pour faire cela ? »

Aujourd'hui, nous ne pouvons pas mesurer la gravité de cette question, parce que nous ne sommes plus dans le même contexte, mais Pierre, lui, ne peut pas s'y tromper : dans le cadre de la lutte farouche menée dans tout l'Ancien Testament contre tout ce qui pouvait ressembler à de l'idolâtrie, de la magie, de la sorcellerie, invoquer un autre nom que celui de Dieu revenait à prier un autre Dieu, c'était de l'idolâtrie, et donc cela méritait la lapidation.

À moins que... en invoquant le Nom de Jésus, précisément, Pierre ait conscience d'invoquer le Dieu d'Israël lui-même. Tout le problème est là, justement, et notre texte d'aujourd'hui ne parle que de cela : Luc commence par dire que Pierre est rempli de l'Esprit Saint, manière d'authentifier ce qu'il va dire ; puis il rappelle la question posée à Pierre et à Jean par les autorités : « A quel nom avez-vous eu recours ? », enfin, il nous rapporte la réponse de Pierre : « On nous demande comment cet homme a été sauvé. Sachez-le donc, vous tous, ainsi que le peuple d'Israël : c'est grâce au Nom de Jésus le Nazaréen... En dehors de lui, il n'y a pas de salut. Son Nom, donné aux hommes, est le seul qui puisse nous sauver ». Pierre n'y va pas par quatre chemins ! Il reconnaît avoir invoqué le Nom de Jésus, et, ce qui revient au même, il lui décerne le titre de « sauveur », qui était strictement réservé à Dieu : les prophètes étaient très fermes là-dessus ; par exemple Osée (13, 4 ; 12, 10) : « Et moi, (je suis) le Seigneur ton Dieu, depuis le pays d'Egypte, moi excepté, tu ne connais pas de Dieu, et de sauveur, il n'y en a point sauf moi ». Ou Isaïe : « ... Nul autre n'est Dieu, en dehors de moi ; un dieu juste et qui sauve, il n'en est pas, excepté moi » (Is 45, 21).

Première affirmation absolument scandaleuse de Pierre, donc, Jésus est Dieu ; il y en a une deuxième : il dit « Son Nom, donné aux hommes, est le seul qui puisse nous sauver » ; à l'infirme lui-même qui tendait la main pour de l'argent, Pierre avait dit « de l'or ou de l'argent, je n'en ai pas ; mais ce que j'ai, je te le donne : au Nom de Jésus Christ le Nazôreen, marche ! » (Ac 3, 6). Pour des oreilles juives, c'était proprement inacceptable : le Nom de Dieu avait bien été révélé au peuple élu, mais il s'interdisait de le prononcer, par respect : parce que l'homme ne peut pas posséder Dieu.

Voilà des juges bien embarrassés : d'un côté, cet infirme connu de tous, qui a plus de quarante ans, nous dit Luc et dont la guérison spectaculaire n'est pas contestable ; de l'autre ces forcenés qui leur font la leçon sur ce Jésus dont on se croyait débarrassé. Luc raconte : « Ils constataient l'assurance de Pierre et de Jean et, se rendant compte qu'il s'agissait d'hommes sans instruction et de gens quelconques, ils en étaient étonnés. Ils reconnaissaient en eux des compagnons de Jésus, ils regardaient l'homme qui se tenait près d'eux, guéri, et ils ne trouvaient pas de riposte. Alors nos juges ont fait comme on fait toujours en pareil cas, ils ont renvoyé les prévenus et annoncé qu'ils allaient délibérer. C'est encore Luc qui parle : « Qu'allons-nous faire de ces gens-là, se disaient-ils. Ils sont bien les auteurs d'un miracle évident : la chose est manifeste pour toute la population de Jérusalem et nous ne pouvons pas le nier. Néanmoins il faut en limiter les suites parmi le peuple : nous allons donc les menacer pour qu'ils ne mentionnent plus ce nom devant qui que ce soit. Ils les firent alors rappeler et leur interdirent formellement de prononcer ou d'enseigner le nom de Jésus. »

Mais rien ni personne n'a plus jamais pu faire taire les témoins du Christ. Et cela grâce à la force de l'Esprit Saint ; Jésus le leur avait bien dit juste au moment de les quitter : « Vous allez recevoir une puissance, celle du Saint Esprit qui viendra sur vous ; vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre ».

Dernière remarque : « Son Nom, donné aux hommes, est le seul qui puisse nous sauver » : « Chrétiens », nous portons le nom même du Christ, son Nom nous est confié ; d'où notre responsabilité d'annoncer le salut.

---

N.B.

Au passage, Luc cite Jean à côté de Pierre, plusieurs fois, mais Jean ne dit pas un mot ; c'est Pierre qui dirige les événements ; manière de montrer que les apôtres restent unis mais que Pierre est vraiment le chef de l'Eglise naissante. Si Luc y insiste, c'est que peut-être ce n'était pas inutile !

**PSAUME : Ps 117, 1.4, 8-9, 22-23, 28-29**

### **Psaume 117/118**

**R/ Sur la pierre méprisée par les maçons, Dieu a fondé son œuvre**

- 01 Rendez grâce au Seigneur : Il est bon ! \*  
Éternel est son amour !
- 04 Qu'ils le disent, ceux qui craignent le Seigneur :  
Éternel est son amour !
- 08 Mieux vaut s'appuyer sur le Seigneur  
que de compter sur les hommes ; \*
- 09 mieux vaut s'appuyer sur le Seigneur  
que de compter sur les puissants !
- 22 La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs  
est devenue la pierre d'angle :  
23 c'est là l'œuvre du Seigneur,  
la merveille devant nos yeux.
- 28 Tu es mon Dieu, je te rends grâce, \*  
mon Dieu, je t'exalte !
- 29 Rendez grâce au Seigneur : Il est bon !  
Éternel est son amour !

**PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 117, 1.4, 8-9, 22-23, 28-29**

Ce psaume est souvent retenu par la Liturgie pendant le Temps Pascal, mais pas toujours avec le même choix de versets ; par chance, aujourd'hui, nous lisons les premier et dernier

versets, ce qui nous permet d'admirer la construction en inclusion ; car ces deux versets sont exactement les mêmes : ils nous disent donc à eux tout seuls le contenu entier de ce psaume : « Rendez grâce au Seigneur : Il est bon ! Éternel est son amour ! » C'est le premier verset ; et le dernier est identique : « Rendez grâce au Seigneur : Il est bon ! Éternel est son amour ! » Et pour un juif, ces deux versets pourraient suffire ! Ils disent toute l'expérience d'Israël, la découverte qu'il a faite, grâce à la révélation par Dieu lui-même de son mystère ; un Dieu d'amour, un Dieu fidèle : il fallait bien la Révélation pour qu'on puisse oser penser une chose pareille !

À l'intérieur de cette inclusion, donc au cœur de la méditation de ce psaume, nous retrouvons encore une fois cette phrase que nous connaissons bien, mais qui reste peut-être un peu obscure : « La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre d'angle ; c'est là l'œuvre du Seigneur, la merveille devant nos yeux. » Pour commencer, Jésus lui-même a cité cette phrase quelque temps avant sa Passion : ce qui veut dire qu'elle lui paraissait éclairer un aspect de son propre mystère.

Cela se passait au cours d'une de ses discussions avec les grands prêtres et les anciens : il leur avait raconté une parabole, celle qu'on appelle des « vigneronniers homicides » (Mt 21, 33 - 46) : « Il était une fois un propriétaire qui planta une vigne, l'entoura d'une clôture, y creusa un pressoir et bâtit une tour » ; pour les interlocuteurs de Jésus, tous ces détails étaient d'une très grande importance ; ils disaient tout de suite de quelle vigne Jésus voulait parler. Car Isaïe avait employé exactement ces mots-là pour parler du peuple d'Israël. Et le propriétaire représentait Dieu, bien sûr. Dans la parabole d'Isaïe, le propriétaire se plaignait parce que, malgré tous ses soins, cette vigne ne donnait rien. Jésus reprend cette parabole, mais il y ajoute un nouveau chapitre : le propriétaire a confié sa vigne à des vigneronniers et il est parti en voyage. Ce qui prouve, déjà, qu'il faisait confiance. Quand est arrivé le temps des fruits, il a envoyé ses serviteurs réclamer son dû aux vigneronniers. Mais les vigneronniers ont empoigné les serviteurs ; ils ont battu à mort le premier, tué le second, lapidé le troisième ; qu'a fait le maître ? Il a envoyé d'autres serviteurs, plus nombreux, mais ils ont subi le même sort ; finalement, le propriétaire a envoyé son propre Fils ; lui, quand même, les vigneronniers le respecteraient, pensait-il. Au contraire, les vigneronniers l'ont tué, lui aussi, justement parce qu'il était le fils et donc l'héritier.

Comme souvent, à la fin d'une parabole, Jésus pose une question à ses auditeurs : à votre avis, que va faire maintenant le maître de la vigne ? Réponse évidente : il va traiter ces premiers vigneronniers comme ils le méritent et confier sa vigne à d'autres ; alors Jésus enchaîne : « N'avez-vous jamais lu dans les Écritures : La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs, c'est elle qui est devenue la pierre angulaire ; c'est là l'œuvre du Seigneur : Quelle merveille à nos yeux. » C'est la citation littérale de notre psaume d'aujourd'hui. Mais Jésus continue : Aussi je vous le déclare : le Royaume de Dieu vous sera enlevé, et il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. Celui qui tombera sur cette pierre sera brisé, et celui sur qui elle tombera, elle l'écrasera. » Cette pierre angulaire est donc à double tranchant, si l'on peut dire : précieuse pour les uns, qui peuvent s'y appuyer, et on parle alors d'œuvre merveilleuse de Dieu, elle est redoutable pour les autres. En matière de construction, c'est logique : les pierres utilisées pour la construction du mur du Temple de Jérusalem sont absolument gigantesques : c'est dire leur solidité, mais aussi le danger qu'elles représentent pour celui sur qui elles tomberaient.

Isaïe, déjà, employait cette image pour parler de Dieu : « C'est le Seigneur, le tout-puissant que vous tiendrez pour saint, c'est lui que vous craindrez, c'est lui que vous

redouterez. Il sera (à la fois) un sanctuaire pour vous (c'est-à-dire lieu de protection pour les fidèles) et une pierre que l'on heurte, et un rocher où l'on trébuche... Beaucoup y trébucheront, tomberont, se briseront... » (Is 8, 14). Il veut dire par là que Dieu est source de vie pour les croyants, mais que ceux qui le méprisent font leur propre malheur.

On retrouve là, d'une certaine manière, un thème très habituel de la Bible : il y a deux chemins possibles dans la vie : celui qui nous mène à Dieu et le chemin opposé ; et le propre d'un chemin, c'est qu'il va quelque part ; si on prend la bonne direction, chaque pas nous rapproche du but ; si on se trompe au carrefour, chaque pas nous éloigne du but ; ceux qui ont accepté de croire en Jésus, qui l'ont « reçu », comme dit l'évangile de Jean, grandissent tous les jours dans la paix, la lumière, la connaissance de Dieu. Ceux qui, au contraire, et par ignorance, tout simplement, ont refusé de croire, sont entraînés dans un aveuglement croissant. Dans le texte des Actes des Apôtres de ce dimanche, par exemple, il est frappant de voir comme les autorités religieuses de Jérusalem s'enferment et, après avoir liquidé Jésus, ne songent qu'à faire taire ses disciples sans accepter de laisser remettre en question leurs certitudes, même quand les miracles leur crèvent les yeux.

Pour ceux qui ont accepté de croire, au contraire, tout est devenu lumineux, l'Esprit Saint les a ouverts peu à peu à l'intelligence des Ecritures. Déchiffrant le dessein de Dieu qui se réalise peu à peu dans l'histoire des hommes, ils peuvent dire : « Rendez grâce au Seigneur : Il est bon ! Eternel est son amour ! »

---

### *Complément*

Dans les trois évangiles synoptiques qui rapportent la parabole des vigneronniers homicides, celle-ci est située très peu après l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, celle où toute la foule l'a acclamé comme le Messie, alors que les chefs des prêtres restaient de marbre. Ce sont eux, les humbles qui seront les nouveaux vigneronniers, eux qui ont su reconnaître le Fils alors que ceux à qui la vigne avait été confiée en premier l'ont tué.

## DEUXIÈME LECTURE : 1Jn 3, 1-2

### **Première lettre de saint Jean**

**3**

01i Mes bien-aimés,  
voyez comme il est grand, l'amour dont le Père nous a comblés :  
il a voulu que nous soyons appelés enfants de Dieu  
– et nous le sommes.  
Voilà pourquoi le monde ne peut pas nous connaître :  
puisqu'il n'a pas découvert Dieu.

02

Bien-aimés,  
dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu,  
mais ce que nous serons ne paraît pas encore clairement.  
Nous le savons : lorsque le Fils de Dieu paraîtra,  
nous serons semblables à lui  
parce que nous le verrons tel qu'il est.

Je m'arrête sur la phrase : « Le monde ne peut pas nous connaître ». Pour la comprendre, il faut se souvenir que, pour Jean, le mot « monde » (cosmos en grec) a deux sens : parfois, il vise le monde que Dieu aime de toute éternité et qu'il veut sauver. Parfois, il vise tout ce qui est hostile ou au moins imperméable à Dieu. Dans son évangile, par exemple, Jean nous rapporte ce que Jésus a dit à ses disciples le soir du Jeudi Saint à propos du monde : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui lui appartiendrait ; mais vous n'êtes pas du monde : c'est moi qui vous ai mis à part du monde et voilà pourquoi le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : le serviteur n'est pas plus grand que son maître ; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi ; s'ils ont épié ma parole, ils épieront aussi la vôtre. Tout cela, ils vous le feront à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé. » (Jn 15, 18-21). Manière de dire : Il n'y a pas de raison que les disciples soient mieux traités que le maître.

C'est dire les rapports inévitablement très ambigus entre Jésus et le monde, puis entre les Chrétiens et le monde. D'une part, Jésus est venu pour sauver le monde ; et l'Eglise, à son tour, n'a pas d'autre raison d'être que de se mettre au service du monde ; et donc, il faut commencer par aimer le monde. D'autre part, Jésus puis ses disciples sont « à part » du monde et nécessairement méconnus, haïs, persécutés par le monde. Je reprends ces deux points :

Premièrement, Jésus est venu dans le monde pour le sauver ; le salut consistant à connaître le vrai visage de Dieu ; nous avons réentendu ces derniers temps dans la Passion la parole de Jésus à Pilate « Je suis né, je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité » (Jn 18, 37). Et si Dieu veut sauver le monde, c'est parce qu'il l'aime : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils Unique pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle. » (Jn 3, 16). Jean, dans la suite de cette lettre, répète : « Voici comment s'est manifesté l'amour de Dieu au milieu de nous : Dieu a envoyé son Fils Unique dans le monde afin que nous vivions par lui. » (1 Jn 4, 9). Et Jésus accepte d'aller jusqu'au bout pour que le monde découvre cet amour du Père ; dans sa prière, le dernier soir, il dit son grand désir : « Que le monde puisse connaître que c'est toi qui m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé » (Jn 17, 23). Donc Dieu aime le monde et veut son salut ; Jésus aime le monde et veut son salut ; j'ai envie de dire : vous voyez ce qu'il nous reste à faire !

Saint Augustin disait : « Etends ta charité sur le monde entier, si tu veux aimer le Christ ; parce que les membres du Christ sont étendus sur le monde... Le Christ, lui, aime son corps. »... Et le Père Teilhard de Chardin disait : « On ne convertit que ce qu'on aime. »

Mais, deuxièmement, aimer quelqu'un, on le sait bien, ne veut pas dire être toujours d'accord avec ses agissements ! Aimer le monde consistera justement parfois à oser le contredire. Et le mot « monde », alors, chez Saint Jean, vise certains agissements, ce que Paul appellerait l'attitude d'Adam, la manière de vivre de ceux qui s'éloignent de Dieu. « Il était dans le monde, et le monde fut par lui, et le monde ne l'a pas reconnu » (Jn 1, 10). Et la distance se creuse de plus en plus entre l'Envoyé de Dieu et le monde qui le refuse. Le

dernier soir, encore, Jésus a bien prévenu : « Je vous ai dit tout cela afin que vous ne succombiez pas à l'épreuve. On vous exclura des synagogues. Bien plus, l'heure vient où celui qui vous fera périr aura le sentiment de présenter un sacrifice à Dieu. Ils agiront ainsi pour n'avoir connu ni le Père ni moi. » (Jn 16, 2 - 3). Et il continue : « Désormais je ne suis plus dans le monde... ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde... » (Jn 17, 11 - 18). Dans ce sens-là, non pas d'un mépris des hommes, mais du courage de témoigner, Jean a dit un peu plus haut, dans cette lettre que nous lisons aujourd'hui : « N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui, puisque tout ce qui est dans le monde - la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, la confiance orgueilleuse dans les biens - ne vient pas du Père, mais provient du monde. Or le monde passe, lui et sa convoitise ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure à jamais. » (1 Jn 2, 15-17). Et Jésus a dit dans le même sens « En ce monde, vous faites l'expérience de l'adversité, mais soyez pleins d'assurance, j'ai vaincu le monde » (Jn 16, 33).

Autrement dit, le jour vient où, enfin, le monde saura, acceptera de croire à l'amour de Dieu, et où les hommes se conduiront en fils de Dieu et en frères les uns des autres. Parce que c'est bien cela le dernier mot de toute l'histoire humaine. Comme dit Paul : « J'estime que les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire qui doit être révélée en nous. Car la création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu... elle garde l'espérance... car elle aura part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu » (Rm 8, 19-21).

En attendant, il y a ceux qui ont cru en Jésus-Christ et ceux qui, encore, s'y refusent. Comme dit Jean dans le prologue de son évangile : « A ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jn 1, 12). Ceux-là, dès maintenant, sont conduits par l'Esprit de Dieu et cet esprit leur apprend à traiter Dieu comme leur Père. « Dieu a envoyé dans nos cœurs l'esprit de son Fils qui crie Abba, Père ! » (Ga 4, 4).

C'est le sens de l'expression « connaître le Père » chez Saint Jean ; c'est le reconnaître comme notre Père, plein de tendresse et de miséricorde, comme disait déjà l'Ancien Testament. A ceux qui ne le connaissent pas encore, c'est-à-dire qui ne voient pas encore en lui leur Père, il nous appartient de le révéler par notre parole et par nos actes. Alors, quand le Fils de Dieu paraîtra, l'humanité tout entière sera transformée à son image. Oui, vraiment, il est grand, l'amour dont le Père nous a comblés !

## ÉVANGILE : Jn 10, 11-18

### Évangile de Jésus-Christ selon saint Jean

#### 10

- 11i Jésus disait aux Juifs : « Je suis le bon pasteur, le vrai berger. Le vrai berger donne sa vie pour ses brebis.
- 12 Le berger mercenaire, lui, n'est pas le pasteur, car les brebis ne lui appartiennent pas : s'il voit venir le loup, il abandonne les brebis et s'enfuit ; le loup s'en empare et les disperse.
- 13 Ce berger n'est qu'un mercenaire, et les brebis ne comptent pas vraiment pour lui.
- 14 Moi, je suis le bon pasteur ; je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent,
- 15 comme le Père me connaît, et que je connais le Père ; et je donne ma vie pour mes brebis.

- 16 J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie : celles-là aussi, il faut que je les conduise. Elles écouteront ma voix : il y aura un seul troupeau et un seul pasteur.
- 17 Le Père m'aime parce que je donne ma vie pour la reprendre ensuite.
- 18 Personne n'a pu me l'enlever : je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner, et le pouvoir de la reprendre : voilà le commandement que j'ai reçu de mon Père. »

*Copyright AELF - 1980 - 2006 - Tous droits réservés*

## L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Jn 10, 11-18

Cette comparaison du berger nous parle évidemment moins qu'aux contemporains de Jésus ; elle nous parle d'autant moins que qui dit berger dit troupeau, or nous ne rêvons pas d'être comparés à un troupeau ! Nous ne trouvons pas le terme très flatteur ; mais il faut nous replacer dans le contexte biblique : à l'époque, le troupeau était peut-être la seule richesse de son propriétaire ; il n'y a qu'à voir comment le livre de Job décrit l'opulence puis la déchéance de son héros. Cela se chiffre en nombre d'enfants, d'abord, puis en nombre de bêtes, tout de suite après : « Il y avait au pays de Ouç un homme du nom de Job. Il était, cet homme, intègre et droit, craignait Dieu et s'écartait du mal. Sept fils et trois filles lui étaient nés. Il possédait sept mille moutons, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses et une nombreuse domesticité. Cet homme était le plus grand des fils de l'Orient. » Et quand on vient annoncer à Job tous les malheurs qui s'abattent sur lui, cela concerne ses troupeaux et ses enfants.

Déjà d'Abraham, on disait « Abram était riche en troupeaux, en argent et en or » (Gn 13, 2). Première remarque : si les troupeaux sont considérés comme une richesse, nous pouvons oser penser que Dieu nous considère comme une de ses richesses. Ce qui est quand même une belle audace sur le plan théologique !

Dieu est donc habituellement comparé à un berger, dont le troupeau est le peuple d'Israël ; par exemple : « Le Seigneur est mon berger, rien ne saurait me manquer... », Ps 22/23... « Berger d'Israël, écoute, toi qui conduis ton troupeau, resplendis... » Ps 79/80.

Cette image du berger dit la sollicitude de Dieu qui rassemble son peuple ; et, très souvent, ce thème du berger est associé à l'expérience de l'Exode, la libération d'Égypte ; on sait bien que c'est grâce à Dieu, et à lui seul, qu'on peut parler de peuple ! Sans lui, on ne s'en serait jamais sorti. Par exemple, le psaume 94/95 affirme : « Oui, il est notre Dieu, nous sommes le peuple qu'il conduit, le troupeau guidé par sa main ».

Son troupeau, Dieu le confie à des lieutenants (tenant-lieu) ; dans cette optique, les rois d'Israël sont comparés à leur tour à des bergers ; et toute une idéologie de la royauté va se développer sur ce thème-là : faite à la fois de sollicitude et de fermeté. Car un berger sérieux sait faire preuve des deux : c'est avec le même bâton, son bâton de marcheur, qu'il guide et rassemble les brebis qui ont du mal à suivre, mais aussi qu'il éloigne les indésirables, qu'il sépare les brebis et les boucs... et qu'il chasse les bêtes sauvages qui menacent le troupeau. Et l'on sait bien que, primitivement, le sceptre des rois était un bâton de berger. Vers 1750 av. J.C. le fameux roi Hammourabi de Babylone se comparait déjà, lui aussi, à un berger, et disait « je suis le berger qui sauve et dont le sceptre est juste ».

Malheureusement, il y a les rêves, l'idéal, et puis la réalité... les rois d'Israël, comme bien d'autres ont trop souvent failli à leur mission, ils ont oublié qu'ils n'étaient que des lieutenants de Dieu et ils ont recherché leur propre intérêt et non celui de leur peuple. Au lieu de veiller sur leur troupeau, ils se sont préoccupés d'eux-mêmes, de leur richesse, de leur honneur, de leur grandeur ; et au lieu de faire régner la justice dans le pays, ils ont laissé s'installer l'injustice au profit de l'opulence des uns, au risque de la misère des autres. Les prophètes ont des paroles très dures pour eux : « Malheur aux bergers d'Israël qui se paissent eux-mêmes ! N'est-ce pas le troupeau que les bergers doivent paître ? » (Ez 34, 2).

Mais, à travers ou malgré toutes les déceptions, les croyants ne perdent jamais l'espérance ; puisque le vrai berger d'Israël, c'est Dieu lui-même, et puisque Dieu est fidèle, on sait qu'on est en bonnes mains. Et on attend le roi idéal, celui qui gardera le troupeau au nom de Dieu, qui sera un instrument docile dans la main de Dieu. Par exemple, dans le livre d'Ezéchiel : « Moi-même je ferai paître mon troupeau, moi-même le ferai coucher, dit Dieu. La bête perdue, je la chercherai ; celle qui se sera écartée, je la ferai revenir ; celle qui aura une patte cassée, je lui ferai un bandage ; la malade, je la fortifierai. » (Ez 34, 16).

Donc, quand Jésus s'attribue le titre de Bon Pasteur, cela revient exactement à dire « Je suis le Messie, celui que vous attendiez ; le Sauveur, c'est moi ». D'ailleurs, ses interlocuteurs ne s'y sont pas trompés ; puisque Saint Jean note dans les versets suivants que cette déclaration a provoqué à nouveau la division parmi les juifs. Les prêtres et les chefs du peuple ont très bien compris derrière les propos de Jésus une attaque à peine déguisée contre eux qui sont les pasteurs en titre du troupeau qui leur a été confié par Dieu. Plus tard, les Chrétiens découvriront ce qu'Ezéchiel ne pouvait pas encore deviner : que, réellement, le Messie serait non seulement un lieutenant de Dieu mais le Fils de Dieu lui-même. Son sceptre à lui, c'est sa croix : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi ».

---

Jésus - berger donnant librement sa vie répond bien au portrait du Serviteur dessiné par Isaïe

Je donne ma vie pour mes brebis

Jean a retenu avec soin toutes les phrases de son maître qui disaient sa détermination à donner sa vie pour son troupeau : « Je donne ma vie... Personne n'a pu me l'enlever : je la donne de moi-même. » (Jn 10, 18). Jean souligne ici la liberté de Jésus ; la liberté n'est-elle pas le premier attribut d'un roi ? Voilà bien, nous dit Jean, le roi que l'on attendait, non pas le roi que nous présentent les magazines, mais celui qui sera prêt à tout pour sauver son peuple. Décidément, les vues de Dieu ne sont pas les nôtres !

Jean le notera encore au moment de l'arrestation de Jésus « Jésus, sachant tout ce qui allait lui arriver » ; Jn 18, 4) et, au sein même du récit de la Passion, il note l'attitude souverainement libre de Jésus (19, 28).  
Il y aura un seul troupeau et un seul pasteur

Cet horizon est loin d'être atteint, nous ne le savons que trop. Il ne l'était pas non plus lorsque Jean a écrit son évangile et pourtant, il a osé l'affirmer. Depuis la Résurrection, il sait que plus rien ne pourra empêcher ces promesses de Jésus de s'accomplir.